

# L'homme et la machine dans la guerre moderne

Autor(en): **Bagnes, Maurice**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **87 (1942)**

Heft 8

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342130>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## L'homme et la machine dans la guerre moderne

---

La campagne d'hiver de Russie, ainsi que les opérations qui se déroulent actuellement sur le front de l'Est, rappellent de façon particulièrement dramatique que c'est, en définitive, du soldat en tant qu'homme que dépend le sort des batailles. Et c'est là une constatation bien plus importante qu'il ne paraît de prime abord, car d'elle découlent, non seulement des conclusions stratégiques mais bien plus encore morales et philosophiques dont le monde de demain devra tenir compte.

En voyant les masses blindées s'abattre sur la Belgique, la Hollande et la France et remporter en si peu de jours une victoire dont l'histoire connaît peu d'égales, certains ont pu croire que nous assistions au triomphe définitif de la machine, à la dernière soumission de l'homme. En effet, les chefs d'armée n'étaient-ils pas en définitive eux-mêmes prisonniers des immenses masses mécanisées qu'ils utilisaient, comme de leur aviation ou de leur artillerie ? Il faut, disait-on, que le plan de bataille soit réglé de telle façon que les ordres une fois donnés, l'exécution n'en soit plus entravée par un obstacle imprévu. Et l'on voyait une preuve de cette suggestion dans l'extraordinaire minutie avec laquelle le haut commandement allemand avait monté la campagne de l'Ouest. Mais si les événements ne s'étaient pas déroulés selon le schéma prévu ? Si par une tactique nouvelle de l'ennemi ou par une défec-tuosité du service de renseignements, ce haut commandement

s'était vu obligé de prendre brusquement l'une de ces décisions fulgurantes dont dépend le sort d'une campagne (celle de Napoléon à Arcole, de Blücher à Waterloo, de Joffre à la Marne), comment aurait réagi le mouvement d'horlogerie monté avec tant de soin ? L'aviation étant liée à la machine sous toutes ses formes, une telle décision aurait-elle pu être prise, une fois prise, appliquée ? Enfin, l'on parlait beaucoup d'une mécanisation de l'homme, entraîné à fond pour des tâches définies au détriment de l'esprit d'initiative, un peu comme un travailleur à la chaîne.

Or, la campagne de Russie vient de prouver à quel point l'on se trompait.

Car deux immenses armées, agissant selon des principes sensiblement les mêmes, toutes deux mécanisées à l'extrême se sont trouvées placées brusquement dans des situations imprévues qu'elles ont l'une et l'autre surmontées.

L'armée russe, en partie massée à la frontière, préparée à une action offensive, a dû, d'une heure à l'autre, battre en retraite, utiliser toutes ses forces à une défensive désespérée. Quelles que soient les pertes subies, elle est parvenue pendant de longs mois à ses fins, puisque ni Moscou, ni Leningrad ne sont encore tombées.

Durant l'hiver, et pour des raisons logiques, c'était au tour de l'armée allemande à passer à la défensive. Elle aussi, y a réussi, puisque ses points d'appuis essentiels : Staïa-Roussa, Smolensk, Briansk furent toujours maîtrisés par elle. La preuve a été ainsi apportée que la motorisation à l'extrême ne se traduisait ni par une diminution de souplesse, ni par un abaissement du niveau moral et intellectuel du combattant. Il nous semble intéressant de voir de plus près les raisons profondes dont dépend un tel état de choses.

La conception allemande — la seule dont il nous soit loisible de parler ici, car nous manquons d'informations précises sur son adversaire russe — a été de mettre en principe la machine au service du soldat et non le contraire. Or, c'était

là, non seulement innover, mais bien encore briser une partie de la tradition militaire prussienne. Car l'Allemagne, depuis Frédéric, a toujours montré une grande tendance à la guerre « planifiée » si j'ose dire. Ses généraux établissaient volontiers des plans extrêmement minutieux, détaillés, puis une fois l'action engagée, se contentaient d'appliquer l'une après l'autre les manœuvres prévues. Ce fut le cas par exemple de Moltke II en 1914, dirigeant les opérations de Berlin sur la carte sans toujours tenir compte des « impondérables » possibles. La plupart des écrivains militaires s'accordent aujourd'hui à imputer à cette conception rigide de la bataille les erreurs qui devaient aboutir à la Marne.

Ce que l'on sait déjà sur les opérations de l'Ouest, et le peu que l'on apprend sur celles de l'Est, nous montre à quel point, les états-majors allemand et russe se sont séparés des anciens principes.

En premier lieu, il devait sembler que la rapidité extrême des moyens de renseignements de toute unité d'une armée moderne justifiait une disposition hiérarchique d'arrière en avant, le chef se trouvant derrière les troupes combattantes, à tous les échelons. Ainsi, peuvent être évités les grands dangers que fait courir à toute troupe la perte de son chef : le retard, le désordre souvent qu'elle peut occasionner. Ainsi également le chef se trouvait-il en mesure de prendre des décisions en se basant sur la situation dans l'ensemble de son secteur ; et non seulement sur celles existant au point où il se trouve.

Or, la règle adoptée a été l'inverse de celle qu'on pouvait logiquement prévoir.

Les commandants supérieurs se sont vus placés à la tête de leur troupe, jusqu'à l'échelon de la division, voire même celui du corps d'armée. On se rappelle la mort du général Ritter von Speck à Pont-sur-Yon, alors qu'il s'efforçait le premier de traverser la rivière ; l'ordre du jour de Rommel avant la première contre-attaque en Cyrénaïque est également

un témoignage de l'état d'esprit des chefs de la Wehrmacht : « Ne regardez pas derrière, je serai en avant »...

Du côté français, les meilleurs officiers généraux n'eurent la possibilité d'appliquer ces principes que trop tardivement. Mais Giraud fut fait prisonnier alors, que, d'un tank, au milieu du combat, il tentait de reformer ses lignes.

Il est inutile d'allonger cette liste d'exemples. L'important est que l'on se rende compte que dans la guerre moderne persistent certaines règles de la plus ancienne stratégie : Celui qui commande donne aussi l'exemple.

Certes, au point de vue strictement technique, cette disposition présente des avantages : on juge toujours mieux le terrain par soi-même que par des rapports, aussi précis soient-ils, ou que sur la carte. Il ne semble pas toutefois que cela compense toujours les risques cités plus haut. En revanche, l'effet moral est incontestable. Comment pourrait-on nier que celui-ci est immense ? Il n'est pas besoin de longues explications pour comprendre qu'un soldat qui sait son chef devant lui agit avec un mordant et une décision bien plus considérables.

Sur ce seul plan, l'*homme* a donc déjà pris une importance primordiale ; la machine lui est soumise. Il ne se plie pas à ses règles : celles-ci ont été établies pour lui.

Et cependant, il y a plus encore !

Il s'agissait d'éviter le danger de voir des armées prisonnières d'ordres étroits, incapables d'une adaptation rapide aux circonstances constamment mouvantes de la bataille. On y est parvenu en laissant une pleine liberté de manœuvres à tous les échelons. Sans doute encore une fois est-il difficile de connaître exactement, dès maintenant, les méthodes utilisées au cours de cette guerre. Cependant, il semble bien que dans la plupart des cas, le haut commandement se soit contenté de préciser simplement l'idée de manœuvre en laissant chaque chef dans son secteur agir selon ses vues personnelles, selon l'évolution du combat. C'est ainsi qu'ayant trouvé le point

faible des lignes françaises à Reithel, les blindés allemands foncèrent sans attendre la mise en place du dispositif de pénétration. Comme le commandement français avait compté un délai de trois jours nécessaires à l'adversaire pour mettre en place son artillerie devant Sedan, l'attaque débuta quelques heures après.

Cette liberté dans l'exécution c'est de nouveau une victoire de l'homme sur le schéma et la machine. Elle est d'une importance capitale. En dernier ressort, en effet, c'est celui qui décide qui commande. D'autre part, la plus sérieuse chance de succès d'une telle tactique réside dans l'esprit d'entreprise des troupes et des chefs, dans leur volonté de vaincre et de se sacrifier.

De sorte que l'on peut affirmer avec raison qu'à la base de la guerre moderne, avant la production du matériel, avant le nombre de chars, avant la puissance du feu, se trouvent l'audace, l'enthousiasme, la foi. Et le soldat d'aujourd'hui doit point être cet homme qui ne fait qu'obéir ; il doit aussi être à tous les échelons, celui qui réfléchit, décide, et réalise, dans le cadre de la mission commune.

MAURICE BAGNES.

---